

SILHOUETTE LITTÉRAIRE

Si l'on me demandait : Que pensez-vous de Mlle Lanctot ? Je ne serais pas embarrassée de la peindre d'un trait et je me contenterais de résumer en trois mots tout le bien que je pense d'elle :

C'est "une véritable amie", écrirais-je, et je déposerais la plume, convaincue d'avoir donné à celle qui le mérite à tous les titres le plus bel éloge qu'il soit possible de décerner à une personne. Vraie amie, cela veut dire : possédant toutes les qualités qu'un cœur puisse désirer d'un autre cœur : affection, droiture, sincérité, indulgence.

Et ces vertus de sociabilité, que Mlle Lanctot possède à un haut degré, sont régies, chez elle, par une intelligence supérieure, sachant, dans toutes les occasions, donner à chacune la mesure qui lui convient. Les démonstrations d'une réelle anxiété n'ont jamais, dans sa bouche, le caractère de la puérilité ; elle est de la classe de ceux qui pensent, avec beaucoup de bon sens, d'ailleurs, que les sentiments affectueux se passeraient bien de la parole et que les actions seules ont quelque éloquence. Elle est juste, intransigeante, mais elle joint à ce mérite celui de n'être ni rigide, ni tranchante ; elle sait présenter un argument sérieux et tempérer un reproche par la douceur du regard et de la voix : lorsque, au cours de



Photo Laprés et Lavergne
HERMANCE (MILLE LANCTOT)

la conversation, son grand amour de la vérité la force, en quelque sorte, à déraciner de votre esprit une quelconque illusion, elle met à cette opération tant de délicatesse et d'habileté que vous la sentez à peine. Cela fait, d'un mot aimable, elle cicatrise votre petit désappointement, et vous vous en allez content d'avoir reconnu votre erreur.

Elle est sincère, ai-je dit ? Tenez, lecteurs, si vous en voulez la preuve, allez, quand vous avez tort, vous plaindre à elle. Sans brusquerie—mon amie est diplomate autant que bonne—elle vous convaincra que vous n'avez pas raison et, par je ne sais quel miracle, vous ne lui en voudrez pas d'infliger cette blessure à votre amour propre.

Indulgente pour les misères d'autrui, autant qu'il est permis de l'être, elle est, cependant, exempte de faiblesse et met dans la pratique de cette faculté la modération qui préside à toutes les circonstances de sa vie.

Mais il faut des ombres au tableau et je me demande, avec anxiété, où je trouverais celles qui pourraient faire valoir le portrait que j'esquisse en ce moment. Dépourvu de ces taches sombres, nécessaires à l'effet des "clairs," mon travail paraîtra peut-être un peu bien fade, la faute n'en est pas à moi seule.

J'ai essayé de peindre la femme, qu'on me permette une courte notice sur l'écrivain.

Dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, Hermance doit se sentir encore chez elle, et mon appréciation semblera, je le crains, superflue à ses fidèles lecteurs, qui l'ont, depuis longtemps, jugée. Mlle Lanctot a été la première chroniqueuse de ce journal ; elle y a fait, je crois, ses débuts littéraires.

Elle aurait pu, sans doute, occuper une place fort convenable dans la littérature, mais une vocation de dévouement et la nécessité du "primo vivere" l'ont fait se vouer à l'enseignement.

Elle a réussi à se créer, dans cette voie, une jolie position et cette conséquence oblige ses amis—pour ne pas paraître égoïstes—à ne regretter que tout bas qu'elle ait, en quelque sorte, déserté les lettres.

Elle ne les a, cependant, pas abandonnées absolument et la plupart des journaux de notre pays ont imprimé le nom d'Hermance au bas de quelques fines piécettes tombées de sa plume, aux heures d'inspiration ou de loisir.

Mlle Lanctot avoue modestement qu'elle n'a pas la prétention d'être un écrivain ; cependant, lorsqu'elle se mêle d'écrire, c'est pour dire quelque chose. Et, n'eût-elle que ce mérite, il vaudrait déjà une mention honorable ; mais elle en a d'autres !

Son style n'est pas irréprochable, mais elle a le bon esprit d'être la première à le constater ; les péchés qu'elle commet, sur ce point, peuvent, généralement, être considérés comme volontaires.

La solution du problème sort, ici, quelque peu de ma compétence : c'est plutôt à un théologien qu'il faudrait demander si cette circonstance doit être considérée comme aggravante ou s'il convient d'appliquer à la pénitente la consolante sentence : péché avoué est à demi pardonné ?

Cependant, cette pécheresse n'est pas endurcie ; elle a, à certains jours, des élans de repentir sincère, qu'elle traduit par des pièces d'une réelle valeur.

Elle a aussi une éloquence d'apôtre, qui nous entraînerait peut-être à sa suite, le jour où elle prêcherait une doctrine.

C'est une conférencière qu'on écoute toujours avec plaisir et qui, lorsqu'elle s'est arrêtée, nous donne l'envie de nous écrier : déjà fini !

Je demande pardon à Mlle Lanctot de l'incomplète étude que j'ai pris la liberté de tracer ici ; si mon indiscrétion lui déplaît, je la prie, au nom de notre amitié, de m'appliquer le bénéfice de cette belle vertu d'endurance dont je la sais douée.

GAËTANE DE MONTRÉUIL.

LA FEMME CANADIENNE

CONFÉRENCE AUX DAMES BIENFAITRICES DE L'INSTITUTION DES SOURDES-MUETTES 1900

Madame la Présidente,
Très chères Sœurs,
Mesdames,

J'aurais rougi de refuser la généreuse invitation de Sœur Mathilde, me priant de vous entretenir quelques instants aujourd'hui.

Et cependant, je le regrette,—pour vous, mesdames.

Pour la plupart, je suis une inconnue : tout l'honneur est donc de mon côté ;—l'ennui, du vôtre.

C'est pourquoi peut-être, je veux vous parler de vos aïeules et de vos mères ; je veux vous parler de vous, mesdames,—comme des pieuses âmes qui nous donnent l'hospitalité en cette heure. On vous a donné, je crois, le sujet de cette conférence :

LA FEMME CANADIENNE

Si nous étudions nos vieilles traditions, si nous lisons les pages écrites par nos ancêtres, dignes admirateurs de la femme canadienne, nous voyons, tracé en caractères d'or, que partout et toujours, elle a été grande, forte, noble, dans toutes les circonstances qui lui ont demandé de son dévouement,—de son cœur.

Si nous ouvrons l'histoire de notre pays, dès ses commencements, à côté des noms brillants de ces

femmes de France, riches et puissantes, qui aidèrent de leurs ressources et de leur crédit les grandes compagnies dans leur but de colonisation ;—à côté des noms de ces autres femmes, quittant là-bas faste, bien-être, jouissances, pour venir ici prêter main-forte aux colons, échangeant une existence dorée d'ambitions, de prestiges toujours naissants, contre une vie accidentée de périls, de privations, de frayeurs,—à côté de tous ces beaux noms que nous conservons précieusement l'histoire, apparaît, entourée d'une auréole resplendissante de gloire et d'héroïsme, celui de la femme canadienne !—de la femme canadienne payant largement son tribut à la nation à peine née.

* *

La fondation d'un pays n'est point l'œuvre d'un jour. Au milieu des péripéties qui ont marqué les premiers temps du nôtre, au milieu des rudes combats qu'ont eu à soutenir les premiers Canadiens contre les basses menées de traîtres ambitieux, contre la mauvaise foi de spéculateurs éhontés, contre un peuple sauvage et sans cesse à l'attaque, nous trouvons la femme partageant les misères et mêlant son courage, son énergie aux luttes difficiles.

Non-seulement elle nous apparaît, aidant l'homme en secondant ses vues dans toutes les entreprises, accomplissant scrupuleusement ses devoirs d'intérieur envers lui, envers ses enfants ; mais encore, prenant une part active aux événements du dehors quand la nécessité s'est fait sentir,—maniant les armes même quand il lui a fallu se trouver sur la défensive !

La voyez-vous cette femme,—frêle créature née plutôt pour la tranquillité, pour les douceurs de la vie domestique,—du haut des palissades de son fort, la voyez-vous mettant en fuite un parti organisé d'Iroquois ?

Vous le savez : Mme de Verchères, surprise presque seule dans ses retranchements, tint deux jours les Iroquois sous ses murs. Après être revenus plusieurs fois à la charge sans succès, après avoir épuisé tous leurs efforts, ils furent obligés de se retirer, de céder devant la bravoure, la volonté inébranlable d'une femme !

Quelques années plus tard, ils tentèrent une nouvelle attaque pleine de ruse, et marchèrent sur le même fort à l'heure où ils savaient les habitants éloignés dans les champs.

Ils saisirent tous ces hommes dispersés et les garrotèrent.

La fille de Mme de Verchères, échappant miraculeusement à un sauvage qui la tenait déjà, court au fort, ferme la porte assez tôt pour en défendre l'entrée ; puis, seule avec un jeune soldat, tire elle-même du canon, change de vêtements, de manière à faire croire aux ennemis que la place est gardée, vise assez juste pour en couler, de son arme, plusieurs sur le sol, et force les autres à battre en retraite !

Je n'ai pas la prétention de vous apprendre quelque chose : ce sont là des faits connus de tous, petits et grands. Et encore, celui de la femme Primot, disputant chèrement sa liberté avec sa vie à la même nation, et combien d'autres ! Combien d'autres recueillis par nos différents historiens, combien d'autres faits de ces premiers temps je pourrais rappeler à l'éloge de la femme canadienne !

* *

Mais laissons, mesdames, notre contrée s'asseoir à travers des démêlés sans nombre ; laissons notre race grandir.

A quelques années de nous, la Canadienne fut aussi admirable.

Portons notre regard, notre attention, sur une époque plus rapprochée, sur une époque pleine de souvenirs vaillants, —sur une époque où plusieurs de nos nôtres ont payé de leur vie l'honneur d'avoir voulu servir leur pays.—Ouvrez avec moi un livre de M. L.-O. David, —feuilletons rapidement ensemble *Les Patriotes*.

Oh ! n'allez pas croire, mesdames, que je veuille vous entraîner ici sur le terrain brûlant de la politique, et discuter, en petit comité, le pour ou le contre de l'insurrection de 37-38.

Non de nos ces rais soit ser D'ail grands assez él chez un Or, sur égalem difficile en leur Ensu que ces outable, l'histoir de vue. es que j Qu'ell ces heu dite ! Girouar de ferm femmes Que adieu Bernuc " Mo Ser pou juqu'à dans to des enf Qu l'heure dans le elle enc mère pr tements demi-li éfrayés rouges ? fond de ger ses d'auton triete m de forc Des épargn les enf soldats Les c viens d on-les auxque nés, to blique yeux, o mantes femmes les éscr à leurs Ont-dignité subir n basses Parn de 37- sacrific En a-t paroles ceux q Elles nadien la post Vous pleuré leur e vant le es son aus po